

Les mots clés de Claire Simon

Sirène

Les sirènes préviennent les hommes du danger. Les sirènes hurlent, appellent. Il faut y aller ! Dans les temps anciens de la Méditerranée, les sirènes avaient les cheveux longs, et leur chant entraînaient les hommes à leur perte

Ça brûle

C'est le titre. Les histoires de feu m'ont toujours fascinée. J'ai été élevée dans le Var. Le feu y est une menace, autant actuelle qu'archaïque. L'été 2003 a été particulièrement brûlant. Chaque grand feu donne lieu à toutes sortes d'histoires, vraies ou fabulées : les pyromanes, les incendiaires, les accidents. Il y a eu une rumeur sur des enfants qui avaient mis le feu, puis sur une jeune fille amoureuse. Habituellement on raconte que ceux qui mettent le feu sont ceux qui veulent être pompier, ou qui le sont, ou qui veulent se venger. Il y a aussi les pyromanes, mais ils se font arrêter tout de suite comme de pauvres pervers. L'idée qu'une jeune fille mette le feu m'a bouleversée, peut-être parce que j'avais imaginé une histoire comme cela quand j'avais 20 ans. J'imaginai une révolte, une fureur solitaire, une passion amoureuse. Une espèce de terrorisme à usage individuel, la catastrophe comme mode d'expression. J'ai pensé qu'il était important de raconter comment une jeune fille peut être le théâtre d'une bataille sanglante entre son désir et le monde.

L'acte

L'histoire, c'est celle d'un acte. Comment raconter un acte ? C'est une question qui m'importe en général et en particulier au cinéma. Même si l'acte peut sembler nécessaire, son mystère essentiel est qu'il aurait pu ne pas avoir lieu. Je suis partie d'éléments de ces rumeurs, de ces bouts d'histoires entendues à propos des feux, qui sont devenus comme des mots clés pour écrire. Mais avant tout j'ai choisi de raconter le jour de cet acte, un point c'est tout. Les heures creuses et les heures hautes qui mènent vers cet acte, sans l'annoncer, sans le justifier, mais en décrivant le temps qui le précède. Un peu comme cette mémoire fantôme de certains magnétophones dernier cri qui enregistre en permanence la demie heure qui précède le moment où l'on appuie sur la touche « record ».

En colère

Livia est une fille en colère. On peut trouver toutes les raisons de sa colère. Mais la colère est là, d'abord. Elle a 15 ans. C'est comme ça. L'ennemi est à l'intérieur d'elle-même. Le monde est nul mais elle aussi, et ça, ça l'énerve. Il faut que ça change. Ses parents ont imaginé un monde invivable, qu'importe. Ils ont leurs raisons, ils sont séparés. Sa mère est anglaise, maintenant elle aime une femme. Son père triche sur tout, mais il est marrant. Livia ne veut pas s'occuper de tout ça. Heureusement qu'il y a E.T. son cheval.

Cheval

Se promener à cheval permet à Livia de dominer, de voir par-delà les clôtures la vie des autres, les maisons en construction, les familles. Les sabots d'E.T. résonnent dans les ruelles étroites du village, ça exaspère tout le monde, les jeunes en scooter la poursuivent, la provoquent, la chassent et l'admirent.

Depuis longtemps j'étais fascinée par le fait que le cheval était une étape importante dans la vie sexuelle d'une jeune fille. Ça m'a toujours fait rire de penser que le chemin de certaines jeunes filles vers les hommes passe par les chevaux. D'ailleurs, les chiffres le prouvent car les adhérents de la Fédération Française d'Equitation qui ont moins de seize ans sont à 95 % des filles.

Le cheval donne la puissance, et demande soin et amour. Fière d'être reconnue, aimée par son cheval, le dressant, le dominant, la jeune fille se fait transporter, emporter, consoler.

Livia/Camille Varenne

Quand j'ai rencontré Camille, élève à l'école du cirque, ce qui d'emblée m'a frappée c'est qu'elle était extrêmement timide, et courageuse. Donc chaque fois qu'elle réussissait à faire quelque chose, cela devenait très vrai. Il se passait la même chose quand elle montait à cheval. Camille est bonne cavalière mais pas encore parfaite, elle travaille, affronte ses peurs. Je voulais filmer une relation de cet ordre: incertaine et volontaire, entre la jeune fille et le cheval. Ainsi, nous avons pu tourner sans aucun artifice, lui faire confiance et la laisser maîtriser le danger.

Camille a quelque chose de très enfantin, de timide, elle oublie son corps, ses mains, et ça lui donne beaucoup de grâce. Elle est têtue, perfectionniste, concentrée

C'était sa première expérience d'actrice, donc un grand défi car, comme le personnage, elle n'était pas facile d'accès, ce n'est pas une Lolita, une charmante jeune fille qui se vend, c'est une fille complexe avec une histoire personnelle très forte. Le pari était de pouvoir restituer à l'écran ce qu'elle avait en elle. Peu à peu elle est devenue pour moi, comme le vecteur du film. Plus le film avançait vers le feu et la tourmente finale plus elle ressemblait à une héroïne du cinéma muet, comme si ressurgissait en elle une figure archaïque de la vierge noire.

Village / Etranger

Pour construire le scénario, j'ai beaucoup arpenté un village et ses alentours parce que j'étais persuadée que la topographie déterminerait continuellement l'action dramatique.

Le village sa banlieue, la forêt, le ciel. Et comme dans les westerns, le sentiment que le reste du monde, s'il existe, est vraiment loin. Cette idée géographique m'importait beaucoup.

Livia met le feu à un pays où elle ne se sent pas vraiment acceptée, c'est en filigrane, mais c'est là. Elle brûle ce qu'elle aime : le pompier, cette terre qui n'est pas la sienne. J'aime cette ambivalence vis-à-vis de la terre où l'on est, qui vous refuse toujours et que l'on peut accidentellement ou volontairement détruire.

Alors que la ville est un rhizome, quelque chose qui s'étend, contamine ; on ne sait jamais si on est dans la ville, en banlieue ou un peu plus loin, ça n'a pas de fin. Le village, la campagne, le ciel et la terre, en revanche, c'est un monde fini qui se croit éternel, comme le monde du western. Et ce monde-là aujourd'hui ressemble à une banlieue américaine où les villages sont devenus des vestiges un peu déserts.

Les pompiers

Les pompiers sont les héros d'aujourd'hui. Ce sont les guerriers de l'urgence, des catastrophes, des accidents. Ils interviennent, ils ne jugent pas, ils ne répriment pas, et ce qu'on attend d'eux c'est qu'ils protègent, qu'ils sauvent, qu'ils réparent. Ils luttent contre un mal qui nous dépasse même s'il est d'origine humaine, car il s'agit du Mal, du Malheur, du Destin. Ils sont les missionnaires de la sécurité, de la sauvegarde de la vie, avec ce que ça suppose de courage, et d'idéologie.

Quand j'ai été faire des repérages chez les pompiers, j'ai remarqué d'une part que la caserne est comme un club où chacun vient se choisir une famille de copains, que les femmes pompiers aiment faire partie de ce club d'hommes réputés séduisants, et qui sont aussi potaches et dragueurs. Cette vie en commun un peu adolescente, excessive, confortable, est le contrepoids de l'instant de bascule entre la vie et la mort dont les pompiers sont souvent les passeurs. Quant au feu ici, dans le sud de la France, c'est leur grand et noble ennemi. Les pompiers de la caserne de Jouques m'ont beaucoup appris. J'aimais les voir être, j'avais envie de les filmer en documentaire et pourtant j'arrivais avec un scénario qui ne le permettait pas. J'ai utilisé leur façon de parler, leurs protocoles d'action qui, comme l'uniforme, les protègent de toute personnalisation, de tout sentimentalisme. Leurs gestes appris mettent de la distance, circonscrivent le drame par une technique qui ne font pas d'eux des héros à tout prix mais plutôt des officiants.

Adolescents

Ce que j'aime dans l'adolescence, comme dans l'enfance, c'est l'idée de début. Au commencement on interroge, on expérimente, on essaye.

J'aime regarder, filmer cette distance-là au monde. Je voulais que les jeunes gens arrivent à être devant la caméra les vieux enfants qu'ils sont parfois dans la vie.

Ils ne construisent pas quelque chose, ils l'essaient. Ils épuisent un possible sans le conjuguer. Ils tournent en rond. C'est la parade mais c'est aussi l'idée très abstraite d'aller au bout. De la machine, par exemple. Le manège, à cheval, ce n'est pas passionnant en soi mais c'est exactement la même idée que de faire des tours de scooters. Le travail de la bête. Les garçons travaillent le scooter et la fille travaille le cheval. J'aime raconter ce qui occupe, obsède même ces jeunes gens, quand on dit qu'ils ne font rien.

Dans l'adolescence, il y a un plaisir de la plainte, du désœuvrement. Et ce qui est douloureux, c'est de sortir du désœuvrement, pas d'y être. Les jeunes disent, dans les villages, « Il ne se passe rien. Ici, c'est le trou du cul du monde ». Ils se laissent prendre par leur dégoût qu'ils étendent au monde entier. Ils restent dans l'ennui, ça leur paraît la seule manière d'être honnêtes envers eux-mêmes. Le désœuvrement peut être aussi une forme de première réflexion, de résistance. Comme être dans les coulisses de la vie, ils essayent des trucs, ils s'entraînent.

Le feu

J'ai eu peur du feu et j'ai adoré ça toute mon enfance ; c'est à la fois beau et destructeur, et j'ai eu envie de m'en approcher. En écrivant le scénario j'ai d'abord réfléchi à la situation physique du personnage qui met le feu. Elle n'est pas dans les flammes, elle peut les voir,

mais de loin, elle est dans les abords du feu, dans la fumée. Et puis le feu se déplace constamment et elle aussi.

Ce qui m'intéressait dans cette fiction, c'était d'affronter deux impossibles : l'animal et le feu. Ce sont deux choses contre lesquelles le cinéma ne peut rien. A moins de passer par le documentaire ou par une stylisation très artificielle qui fait passer le monde en toile de fond, comme un décor de théâtre.

J'ai passé l'été 2004 et une partie de celui de 2005 avec deux personnes, à attendre qu'il y ait des feux de forêts, à me précipiter dès que l'on en annonçait un, et à arriver, en général, trop tard. J'ai néanmoins réussi à en filmer quelques-uns. Je tournais des plans documentaires du point de vue de celle qui a mis le feu, images plus lointaines, plus cachées que celles des télévisions ou des pompiers, mais images irréfutables qu'aucun luxe d'effets spéciaux ne pourrait simuler. Spielberg aime le « montage interdit » d'André Bazin, que l'acteur et les flammes et la fumée soient tous réunis dans le même cadre. Son spectateur est mis dans une logique du toujours plus, sachant que tout est faux et fabriqué pour son plaisir, il attend l'impossible que l'acteur/trice brûle en direct.

Pour ma part j'ai opté pour la méthode Rossellini contre celle de Spielberg ! À l'inverse, Rossellini sait que le monde et sa brutalité ne doivent pas être asservis à la fiction sous peine de disparaître, ainsi il filmait Ingrid Bergman et les rues de Naples dans un champ contre champ qui montrait toute la puissance du monde et celle de la fiction en les confrontant au ras d'une collure sans les dissoudre l'un dans l'autre.

J'ai choisi de raconter la poursuite finale dans la fumée, ça me paraissait à la fois plus réel et plus abstrait. Les distances comme dans un conte ou dans un rêve devenaient mentales, romantiques. Lorsque le feu prend possession d'une forêt, il la transforme, la fumée plane, fait apparaître et disparaître les arbres le relief, au gré du vent fou, et la menace est omniprésente. Cette menace, incarnée par la fumée, tue plus sûrement encore que les flammes, elle envahit le corps l'air de rien, et l'anéantit. La mort n'est pas le spectaculaire d'une crémation splendide mais l'insidieuse pénétration d'un air toxique, qui vide les corps de leur force, de leur vie avant que, peut-être, le feu ne vienne tout dévorer..

Une fille met le feu ...

Dans l'histoire, il ne suffit pas à Livia d'invoquer Dieu, de s'entraîner à embrasser, d'être païenne et religieuse, d'avoir des copains, rien ne suffit. Et elle s'avance vers son acte. Elle fait l'expérience de sa solitude, sans illusion, sans renoncement. Elle est possédée par sa passion, elle est hors d'elle, ce qui est un état très féminin.

« Encadré »

*« Le feu est intime et universel. Il vit dans notre cœur. Il vit dans le ciel. Il monte des profondeurs de la substance et s'offre comme un amour. Il redescend dans la matière et se cache latent, contenu comme la haine et la vengeance. Parmi tous les phénomènes, il est le seul qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal. Il brille au Paradis et il brûle à l'Enfer. »**

Les feux de la saint Jean ont longtemps ouvert l'été de leurs flammes religieuses, autrefois païennes : « feu qui ne brûle pas », feux des amoureux, de la fécondité, de la purification. En Provence cette tradition s'est perdue. L'été plane la menace des incendies de forêts qui chaque année se réalise.

Cette menace est de plus en plus prise au sérieux par l'Office National des Forêts et la Sécurité Civile et les pompiers. Les feux sont interdits de juin à octobre dans tous les départements méditerranéens, ainsi que les promenades en forêt, les pompiers sillonnent les massifs chaque jour où le vent souffle, des avions et des hélicoptères tournent en permanence prêts à intervenir sur le moindre départ de feu. Chaque jour d'été ont lieu des départs de feu qui, dans leur immense majorité, sont éteints immédiatement, puis noyés « sécurisés » comme disent les pompiers.

A titre d'exemple dans le Var, l'été 2003, il y eût 381 feux de forêts (19.820 ha brûlés, l'ancien record datait de 1990, 26.960 ha...) dont 42 parcoururent plus d'un hectare. 40% d'entre eux étaient d'origine criminelle établie ou très probable, et cela s'est déroulé entre le 15 Juin et le 2 septembre.

Cette menace de catastrophe colore étrangement l'été provençal comme si résonnait dans le ravissant jardin méditerranéen les échos des plaies qui s'abattent en d'autres endroits du monde.

« L'amour la mort et le feu sont unis dans un même instant. Par son sacrifice dans le cœur de la flamme, l'éphémère nous donne une leçon d'éternité. La mort totale et sans trace est la garantie que nous partons tout entiers dans l'au-delà. TOUT PERDRE POUR TOUT GAGNER »

La psychanalyse du feu Gaston Bachelard,